

— John Saul —

Rivers

Un foyer. C'est quoi? Où? Je n'ai jamais compris cette confortable image, une maison quelque part, un lopin de terre, une porte qui s'ouvre, une suite de souvenirs attachés à des objets physiques. Je dis image, et non illusion. Certaines images valent la peine. Tout le monde a besoin d'un peu de réconfort.

Les enfants de soldats trouvent le leur sous une autre forme. Je pourrais faire la liste de mes maisons – essentiellement des quartiers militaires dans différentes parties du Canada. Certaines sont encore là. D'autres ont été démolies. Il y avait le petit bâtiment aux environs de Calgary, construit pendant la guerre, dans les baraquements de Currie, encerclé par une boue dont ma mère se souvient. Pas grand temps pour l'herbe dans une armée qui, après avoir été l'une des plus grandes forces combattantes du monde, essayait de se réduire aux dimensions d'une organisation de temps de paix. Ou bien la maison attenant aux autres, à la périphérie d'un petit camp, en plein milieu des prairies. *Rivers Camp*, le Camp Rivers. Ou encore la maison dans le faubourg militaire de Kingston, au-dessus de Fort Henry.

Différentes maisons dans quatre provinces; plus

d'une douzaine d'écoles différentes. Une enfance campagnarde, parce que la plupart de ces endroits étaient perdus en plein champ ou à l'extérieur d'une ville. À bien des égards une enfance parfaite, parce que notre maison, notre quartier, c'était à la fois l'armée et l'ensemble du pays. Ma génération est une génération singulière. Nous sommes les enfants des hommes qui ont combattu pendant la Deuxième Guerre mondiale, qui ont débarqué au jour J, ceux qui ont gagné.

Bien entendu, nombre d'autres l'ont fait pour retourner ensuite à la vie civile. Mais nos pères à nous sont restés dans l'armée, et là tout le monde avait participé à ces débarquements et à ces batailles. Certains étaient des héros, d'autres simplement de bons soldats, d'autres encore faisaient leur temps. Mais dans l'atmosphère ambiante, le service public était considéré comme l'état normal des choses. Tout le monde était assez pauvre. Les officiers comme mon père étaient mal payés, les autres soldats encore plus. On ne parlait jamais d'argent, en tout cas jamais comme d'un but à poursuivre. Dans les écoles régnait une ambiance spéciale, parce qu'elles rassemblaient tous les enfants, de ceux du commandant à ceux des simples soldats. D'un côté un sentiment de hiérarchie et de structure, mais de l'autre celui d'une intégration inhabituelle, sinon dans une petite ville. Il y avait là des gens venant de tout le pays. Des Canadiens anglophones et francophones. Toutes les classes, toutes les origines. Parmi les officiers, il y avait ceux qui avaient gagné leurs galons au combat (littéralement, avec la guerre), d'autres qui y étaient arrivés à la manière de la classe moyenne, via le RMC.

Ils connaissaient tous le pays, à tout le moins dans sa réalité géographique et, de par leur expérience personnelle, comme une réalité capable de prendre les armes pour une grande cause. Enfant, je n'ai jamais entendu

d'interminables et complaisantes discussions sur ce qui constituait la canadianité. On savait simplement qu'on était Canadien. C'était suffisant. Sans aucun doute y étaient inclus de multiples contradictions, des préjugés, des faiblesses. Ce n'est pas de cela que je veux parler - et l'on discutait d'ailleurs souvent de ces contradictions. Ce que je veux dire, c'est que cela renvoyait à une confiance en soi élémentaire quant à sa propre identité et à ce qu'on servait. Ce qui est étrange dans une famille militaire, c'est qu'on y considère la géographie comme allant de soi. Tous les trois ans, nous déménagions, en général à plusieurs milliers de milles. Je perdais de vue certains de mes amis - parfois pour toujours, parfois seulement pour quelques années - puis nous nous retrouvions pour trois autres années à l'autre bout du pays. On pourrait croire cela perturbant pour un enfant. Mais laissez-moi revenir à cette rare atmosphère de confiance en soi qui régnait autour de nous. Nous savions qui nous étions. Nous savions que nos pères servaient l'intérêt public. Nous savions qu'ils avaient risqué leur vie pour lui. Nous percevions entre ces hommes des relations qui, bien sûr, présentaient des éléments de carriérisme et d'ambition, de succès et de revers, mais tenaient aussi au fait pour eux d'avoir mis ensemble leur vie en jeu. Chacun connaissait les détails spécifiques des actions glorieuses ou des échecs des autres. Une sorte de mémoire existentielle les entourait, telle une aura.

On n'en parlait pas. Je n'ai jamais entendu un véritable soldat tomber dans les histoires de guerre. Simplement, cela nous environnait, faisait partie de cette curieuse stabilité bien plus importante que l'absence d'une ordinaire sédentarité géographique.

Une fois par mois, les officiers se sanglaient dans leur uniforme de parade - de plus en plus difficilement à mesure que les années passaient - et se rendaient au mess

avec nos mères. Et là, les rubans anonymes de l'uniforme journalier se métamorphosaient en cette chose mythique, une rangée de médailles – étoiles, cercles, en argent, en bronze – suspendues à des rubans de diverses couleurs, rouge et vert et bleu, et chaque détail, chaque largeur, chaque teinte possédait sa propre signification. Elles étaient accrochées là, sur le devant de ces stupéfiants uniformes de parades. Je dis « stupéfiants » parce que, lorsque la plupart des hommes s'habillent pour une occasion spéciale, ils revêtent des complets sombres ou de vagues habits de soirée noirs. Mais mon enfance est remplie d'hommes qui, bien que durs à cuire professionnels, portaient des pantalons collants et des vestes d'un rouge éclatant, constellés de touches de rose, de bleu ciel ou de mauve, avec des finitions élaborées.

Pour ce qui est des médailles, ils connaissaient bien, cela va de soi, le sens réel de ces colifichets – Georges ne méritait pas vraiment son Ordre du service distingué, Henry aurait dû avoir une croix militaire pour ce qu'il avait fait, mais...

Par-dessus tout, c'était un univers où le pouvoir de la bureaucratie centrale était plus ou moins tenu en échec par la simple présence de tant de soldats expérimentés. Le déséquilibre des années 80 ou 90 – une époque où certains généraux sembleraient donner moins d'importance au service public qu'aux officiers attachés de presse et au contrôle de l'information – était encore bien loin.

L'une de ces maisons où j'ai vécu se trouvait à la périphérie d'un petit camp situé à quelque deux cents milles à l'ouest de Winnipeg, presque en Saskatchewan. De fait, l'environnement et la culture étaient ceux des grandes plaines à blé onduleuses de la Saskatchewan.

C'était un centre d'entraînement pour pilotes et parachutistes – de tous les corps d'armée modernes, l'un des plus romantiques. Quelques milliers d'hommes, de femmes et d'enfants vivaient dans ce petit monde artificiel entouré par la prairie et les champs de blé. Un endroit où les hommes, davantage que la plupart de leurs congénères, étaient surtout occupés à être des hommes. Il n'y avait rien d'autre à faire. Mon père – il avait alors quarante ans – commandait l'école de parachutistes et sautait d'un avion une fois par semaine, en hiver ou en été. Ça n'avait rien à voir avec une partie de squash entre deux réunions dans une tour à bureaux.

L'hiver arrivait à Rivers au début de l'automne. Des monticules de neige étaient encore en train de fondre en juin. La neige et le froid étaient si intenses qu'on nous emmenait souvent à l'école dans l'une de ces pataudes motoneiges de la taille d'un tank, camouflées de peinture blanche. Nous – les enfants – nous adorions cet endroit. Nos mères, presque sans exception, le détestaient. L'isolement, l'inaction, presque pas de livres ni rien d'autre qui pût servir de distraction. Aucune possibilité d'emploi. Rien qu'élever les enfants, survivre au froid et à la chaleur et une fois de temps en temps s'échapper à Brandon, à Winnipeg, ou plus loin. Et tous les ans, pendant deux mois, les hommes partaient tous ensemble pour des exercices dans le nord – ce qu'on appelait « manœuvres », au dix-neuvième siècle – ou des entraînements, abandonnant les femmes à leurs propres affaires. Si l'on veut bien me pardonner le cliché, les véritables héros, c'étaient les épouses.

Mais pour les enfants, il en allait autrement. Si je sortais de chez moi par le petit chemin, j'arrivais bien vite à une clôture basse. C'était la fin du monde tel qu'on le définissait officiellement. Au-delà, on pouvait disparaître et vagabonder dans des vallées et des petits bois. Nous aurions pu vagabonder sur des milliers de milles sans

l'interférence des repas et de l'école. Nous quittions la réalité à chaque occasion. Nous explorions ce qui, pour des esprits enfantins, n'avait jamais été exploré. Nous imaginions le monde sauvage au bord duquel nous avions le sentiment de nous trouver. Nous allumions des feux dans la prairie, parfois avec des conséquences désastreuses.

L'impression d'espace, de mouvement, de clarté qui régnait là a marqué ma vision de ce que la vie et même des idées peuvent être. Le Canada n'a jamais été pour un moi un petit village tranquille et bien protégé par un ruisseau, ou une ville couchée sur son nombril.

Quand les nuées saisonnières d'insectes arrivaient, nous pouvions les voir comme un voile noir sur l'horizon, à des centaines de milles. Le climat allait et venait tel un opéra wagnérien sur un gigantesque plateau. Oui, la glace fondait en juin, mais nous cuisions en juillet, et en août le vent soufflait si fort, était si sec, que du sable se frayait toujours un chemin à l'intérieur des maisons. C'était le genre d'endroit décrit à satiété par Tolstoï et Lermontov. Quelque part dans les steppes, où terre et ciel déferlent de nulle part pour disparaître dans l'éternité. Nous campions, tels des Métis pour la chasse annuelle au bison, quelque part en plein milieu de ce vaste courant.

C'était donc, je le vois à présent, un foyer tout à fait hors de la norme. Poussés dehors pour la récréation, en janvier, dans le froid profond et sec de l'Ouest, nous levions les yeux pour voir, à l'horizon des congères, s'envoler des avions-cargos. Ces avions de transport presque carrés munis d'une double queue barrée d'une aile perpendiculaire décollaient sans la cloison qui fermait leur gros ventre – comme un camion au hayon ouvert. Nos pères, emmitoufflés dans leur uniforme arctique blanc,

devaient s'être hissés à l'intérieur de l'avion par moins trente ou moins quarante degrés, pour attendre tandis que le cargo décollait lourdement de la piste pour voler en rond avec lenteur jusqu'au moment convenu. Alors, ils se jetaient dans le vide.

Et de la cour de récréation, nous regardions nos pères revenir, non d'un bureau ou d'une usine invisible, ni même d'un tracteur ou d'un bateau de pêche familiers, mais lancés comme des acrobates fous dans l'air glacé depuis les entrailles d'une espèce de monstre préhistorique, pour flotter jusqu'à une étendue de terre hérissée de neige. Quelle étrange réalité, ou quelle étrange irréalité...

Le camp a été fermé, me dit-on, et les maisons données ou vendues aux indigènes, qui les ont déménagées en caravanes. J'aime cette idée. Non seulement mon enfance, mais ses demeures qui flottent encore d'un endroit à l'autre. Ce qui reste, c'est la terre. Et la terre, l'idée la plus animiste qui soit du lieu même, a toujours été au cœur de l'idée que je me fais de chez moi.

Ce texte a été publié dans le collectif de PEN Canada intitulé *Writing Home* (McClelland & Stewart, 1997, Toronto)

Traduction Élisabeth Vonarburg

Notice

Essayiste et romancier, John Saul est né à Ottawa en 1947. Il a obtenu un baccalauréat avec spécialisation de l'Université McGill et un doctorat du King's College, Université de Londres. Son ouvrage *La Civilisation inconsciente*, a remporté le Prix littéraire du Gouverneur général pour les études et essais en 1996. Il s'agissait du dernier volume de sa trilogie politico-philosophique, qu'il avait amorcée avec la publication des *Bâtards de Voltaire : La Dictature de la raison en Occident* et *Le Compagnon du doute*. Son dernier essai, *Réflexions d'un frère siamois* (1997), a été choisi par le magazine *Maclean's* comme l'un des dix meilleurs livres non romanesques du siècle. Son premier roman, *Mort d'un Général* (1977), a été publié initialement en français, puis traduit en anglais sous le titre *The Birds of Prey*. Durant les années 1980,



sa *Trilogie Field* (*Baraka, ou la vie, la gloire et le destin d'Anthony Smith, L'Ennemi du Bien, et Paradis Blues*) a été couronnée du prestigieux « Italian Premio Letterario Internazionale ». Fervent défenseur de la liberté d'expression, John Saul a été secrétaire, vice-président et président du Centre canadien du PEN club international de 1987 à 1992. Il est Compagnon de l'Ordre du Canada et a été nommé Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres de France en 1996.

Du même auteur

Les Bâtards de Voltaire: La Dictature de la raison en Occident, New York, The Free Press, 1992 (essai).

De si bons Américains, Paris, Rivages, 1994 (roman). VOF

Le Compagnon du doute, Toronto, Vikings Penguin, 1994 (essai).

La Civilisation inconsciente, Toronto, The house of Anansi Press, 1995 (essai).

Le Citoyen dans un cul-de-sac?, Montréal, Fides, 1996 (essai).